

## SYMBOLISME VISUEL ET SYMBOLISME VERBAL

### UNE HYPOTHÈSE POUR COMPRENDRE L'UNITÉ DE L'UNIVERS SYMBOLIQUE

Robert CASTEL (Lille)

Au niveau de la description, l'activité symbolique semble s'organiser autour de deux pôles, selon que le support du symbole est l'image ou le mot. Certes, les paroles symboliques font image, et les images ne commencent à signifier que si elles sont reprises dans un discours. Mais tantôt, comme dans un texte sacré ou poétique, l'étincelle symbolique paraît jaillir du mot (ou du rapport entre les mots) et tantôt, comme dans le rêve, elle s'organise autour d'images visuelles. Y a-t-il là deux modalités de l'imagination symbolique, fondées sur des supports psychiques différents, ou deux couches d'une même activité symbolique qui, enracinée dans une dynamique prélinguistique des images, ne parvient à la signification qu'assumée par le verbe ?

L'hésitation apparue au niveau de la description se retrouve dans les *théories* qui tentent de rendre compte de l'activité symbolique et du rôle des images dans la vie mentale et sociale. Pour se contenter de deux exemples, alors que sous l'influence de la linguistique structurale, la réflexion moderne met l'accent sur le modèle linguistique, souvent jusqu'à s'efforcer d'y réduire toute l'activité mentale et rendre ainsi compte de la structure de l'image elle-même<sup>1</sup>, de nombreux sociologues par contre insistent sur le recul des modes d'expression proprement verbaux, certains allant jusqu'à annoncer une « civilisation de l'image » dans laquelle l'expression visuelle chasserait peu à peu les signes parlés ou écrits<sup>2</sup>. Si chacune de ces systématisations met l'accent sur un aspect du problème, la contradiction qui surgit lorsqu'on s'efforce de les penser *ensemble* met en lumière la difficulté centrale de toute tentative pour construire une théorie unitaire du symbolisme. D'une part il paraît contradictoire en soi que l'on puisse se passer du langage pour élaborer une théorie de l'image, et le problème du symbolisme paraît

<sup>1</sup> Cf. par exemple l'œuvre de Roland BARTHES.

<sup>2</sup> Cf. par exemple l'œuvre d'Edgar MORIN.

alors tout entier circonscrit dans le champ du discours. Mais par ailleurs la nature même de l'image la prête très mal aux exigences de l'interprétation linguistique en ce qu'elle se donne la plupart du temps comme un donné opaque, clos sur lui-même. Ainsi nous avons tenté de montrer ailleurs <sup>1</sup> qu'en dépit de certaines apparences, la signification de l'image photographique est presque toujours saturée par l'objet qu'elle représente. Il n'y a pas de « jeu » dans l'image comme il y a du « jeu » dans les mots : plus une image est image, pourrait-on dire, plus elle se bloque sur sa propre présence en paralysant le mouvement de déchiffrement du sens. Dès lors les images dont on parle le plus facilement et que l'on traduit immédiatement en significations verbales sont aussi les moins riches. Ne sont-elles pas en même temps les moins significativement symboliques ?

Mais si cette opposition était absolue, l'activité symbolique éclaterait et la théorie du symbole serait écartelée entre un intellectualisme qui réduit le symbole à ses indicateurs verbaux, et un irrationalisme fasciné par la présence brute de l'image.

Pour tenter de surmonter cette difficulté on peut faire appel, à titre d'hypothèse, aux schèmes d'interprétation de la psychanalyse, non pour donner une « interprétation psychanalytique » du symbolisme et des symboles, mais pour éclairer ce rapport de l'image et du mot dans le symbole. La théorie psychanalytique est, en effet, tout entière essentiellement concernée par ce problème, dans la mesure où elle tente à tous les niveaux d'articuler le double mouvement du conscient à l'inconscient et de l'inconscient au conscient, c'est-à-dire la dialectique de l'expression et de ce qui, à travers l'exprimé, s'exprime : la dynamique archaïque des images. L'ampleur même de la problématique ainsi dessinée nous oblige à nous contenter ici de quelques remarques qui n'ont d'autre prétention que d'indiquer une direction possible de recherches.

Une première ligne de la pensée de Freud s'efforce de mettre en relation les représentations hautement structurées de la vie consciente avec des images primitives (fantasmes). Cette première pente va, pour parler schématiquement, du mot à l'image. Ainsi dans *L'Interprétation des Rêves*, Freud ramène l'infinie diversité des significations manifestes à quelques symboles fondamentaux. L'intérêt du rêve réside en ce qu'il présente une sorte de régression grâce à laquelle la couche primitive du symbolisme, celle qui atteste la permanence des plus anciens désirs, affleure à la conscience. Cette symbolique du désir se réalise fictivement en faisant revivre sur le mode quasi hallucinatoire de la scène rêvée les satisfactions ou les angoisses d'abord effectivement éprouvées <sup>2</sup>. Mais l'analyse du rêve est exemplaire de ce qui constitue pour Freud l'essence

<sup>1</sup> *Images et phantasmes*, dans *Un Art Moyen : Essai sur les usages sociaux de la photographie*, P. BOURDIEU et al., Editions de Minuit, 1965.

<sup>2</sup> Cf. *Interprétation des Rêves*, trad. française, p. 449.

de l'imagination et de l'imaginaire en général : c'est à travers l'impossibilité de retourner au stade hallucinatoire de la satisfaction du désir, autrefois *réalisée* dans l'enfance, que se développe l'efflorescence de la vie des symboles. A travers les rêves, les rêveries, les fantaisies de l'imagination poétique, comme dans la symbolique plus tragique de la maladie mentale, se poursuit la tentative d'une impossible identification entre l'imaginaire et le réel dont le modèle fut vécu dans l'enfance sur le mode de la satisfaction affective totale. Ainsi dans le cas de la pathologie, non seulement les symptômes névrotiques sont l'équivalent d'une activité réelle tendant à réconcilier le désir et la réalité (ils restent donc des symboles parce que leur réalisation effective est impossible), mais encore cette affabulation pathologique tend à se fixer dans des images de plus en plus profondes au fur et à mesure que le processus de « déréalisation » opéré par la maladie mentale s'aggrave. A la limite les psychoses « réaliseraient » effectivement la forme hallucinatoire de l'image, le délirant tentant de réactiver en les vivant au présent des formations psychiques qui pour l'individu normal n'ont plus qu'une signification dépassée et une existence symbolique.

Selon cette ligne d'analyse, la symbolique par excellence serait une symbolique archaïque, obéissant aux mécanismes *primaires* de l'inconscient et immédiatement commandée par le principe du *plaisir*. Au contraire, le symbolisme verbal, plus intellectualisé, mettrait en jeu les processus secondaires. Le passage de l'un à l'autre s'expliquerait à partir des exigences du principe de réalité. Mais c'est parce que la réalité ne triomphe jamais complètement qu'il subsiste un symbolisme. Dans une perspective génétique, on est ramené des mots aux images, de la pensée réflexive à la mémoire et par là à la perception, bref du symbole intellectualisé à la présentification quasi-hallucinatoire des traces enfouies de quelques expériences originelles de satisfaction *immédiate*.

De telles remarques cependant ne livrent qu'un aspect de la problématique psychanalytique du symbolisme. Ce n'est pas un hasard si Freud, qui a tenté l'exploration la plus radicale de l'archaïsme humain, jusqu'aux niveaux en deçà du langage où se soudent les articulations symboliques primitives, est en même temps l'auteur qui a fait du langage le seul champ de l'investigation psychologique, et de la parole le seul mode de thérapeutique. C'est que, si la *matière* de l'expérience symbolique n'est pas, d'abord, d'ordre verbal, il n'y a d'*expérience* symbolique (c'est-à-dire de symbolisme *réel*, sans même parler de la recherche de la *signification* des symboles) que lors de la reprise de ces images dans et par le discours. Ainsi, si le symbolisme ne se trouve pas dans l'ordre exclusif du discours, il ne réside pas davantage dans un univers autonome des images. Il naît de leur rencontre. Le symbolisme se découpe sur le fond des images les plus anciennes de l'expérience humaine, conservées par une *mémoire* encore sans sujet, et s'alimente à ce passé obscur. Mais

il jaillit de la reprise de l'affect par la parole grâce à laquelle l'affectivité se hausse au niveau du sens tout en restant chargée de son poids émotionnel <sup>1</sup>.

Ainsi peut-on retrouver par cette voie ce que Paul Ricœur appelle une « herméneutique » conçue comme technique d'interprétation du symbole fondée sur les glissements de sens, et réciproquement une herméneutique est justifiée à partir de la vie inconsciente des images <sup>2</sup>. Mais — et c'est ce qui fait la richesse du mode d'interprétation des symboles développé par Ricœur — il y a intérêt à ne pas aller trop vite au symbolisme intellectualisé des productions conscientes par une interprétation immédiatement rationaliste qui n'atteindrait que la couche la plus superficielle des signes. C'est pourquoi les nombreuses tentatives modernes pour étendre les modèles linguistiques jusqu'à prétendre y assimiler la structure même de l'image recèlent sans doute un danger. On risque d'omettre le long processus psychique à travers lequel l'image parvient jusqu'à l'intelligibilité du concept en empruntant une série complexe de relais. Ce qui constitue en effet la richesse du symbole, c'est que, même au niveau de son interprétation, continuent à vivre les multiples résidus imaginaires, vestiges d'une histoire obscure et souvent oubliée. De-là jaillit la sève du symbolisme, et seule une approche à la fois génétique et compréhensive du symbole permettrait de comprendre comment, à partir des images les plus opaques, se déploie une assomption du sens qui est la victoire, d'ailleurs jamais complète, de la conscience sur l'inconscient.

<sup>1</sup> On pourrait montrer que la reprise de la pulsion par le verbe intervient très tôt. Ainsi il arrive à Freud de placer les fantasmes verbaux au niveau des « fantasmes originaires », assimilant par exemple les premières expériences de la vie familiale au traumatisme causé par la parole des parents, ces mots qui commandent et qui interdisent, et représentent peut-être la première rencontre du principe de réalité.

<sup>2</sup> Cf. Paul RICŒUR, *De l'Interprétation, Essai sur Freud*. Ed. du Seuil, 1965.